

**DANS L'ÉCLATEMENT DES
PREMIERS SOLEILS**

© 2024 éditions PROJECT'ÎLES.

9, Allée Pablo Casals

87410, Le Palais-sur-vienne

« Les éditions PROJECT'ÎLES reçoivent l'aide de la DAC Mayotte, de l'ALCA Nouvelle Aquitaine pour la publication et la promotion de ses livres. »

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4).

Design graphique : Vincent Plisson

Photo de l'auteur : Coutechève Lavoie Aupont

ISBN : 97824493036193

Diffusion : CED-CEDIF 128 bis av. Jean Jaurès

94208 Ivry-sur-Seine Cedex. T : 01 46 58 38 40

Distribué par : Pollen - 61, Z.I du Bois Imbert

85280 La Ferrière

Pour suivre nos parutions : www.editions-projectiles.com

BONEL AUGUSTE
préface d'Yvon Le Men

DANS L'ÉCLATEMENT DES PREMIERS SOLEILS

Poésie ♪ *Shayinr*

p²

dédicace ?

citation ?

Préface

L'histoire d'une rencontre

L'avenir ne regarde qu'en rétroviseur
Bonel Auguste

*« Les chevaux qui me transportent
m'ont conduit jusqu'au bout de mon élan »*
Parménide

*Des gosses frappent à la vitre
ouvrent des gamelles
proposent des plats*

*Bonel revient
à manger dans la main droite
à boire dans la main gauche*

*on repart
il avale en conduisant
l'assiette en carton sur les genoux*

*je cherche
en vain
la ceinture de sécurité*

*ma sécurité
c'est ma confiance
en lui*

Mon cher Bonel

Voici ce que j'ai écrit en pensant à toi à mon retour d'Haïti, après le premier festival Etonnants Voyageurs de décembre 2007. J'ai aussi parlé dans d'autres poèmes des dictateurs, des famines, des ouragans. J'avais oublié les tremblements de terre. En relisant ces mots, j'ai le cœur serré. Compressé entre ciel et terre. Et si loin de toi, à cause de la mer qui nous borde et nous sépare. Où es-tu ?

J'aurais dû être avec vous, mais, pour des raisons comme on dit personnelles, je ne pouvais pas participer à nos heureuses rencontres. Cette année, je te promets de t'inviter dans mon pays. Je trouverai les moyens. Que tu viennes ici dire tes poèmes. Et transfuser ta joie de vivre à ceux qui la laissent passer, chez nous. Car, malgré tout ce qui vous arrive, peut-être à cause du malheur qui cogne trop souvent à votre porte, vous croyez au miracle. Vous avez ce qui nous manque. Aurons-nous ce que vous cherchez ? Mais comme tout le monde dans le monde, j'ai vu les images brisées, j'ai entendu les paroles criées et pire encore, celles qui se taisent et dont les regards sont plus gros que les yeux. Je me demande où est celui qui faisait les miracles. Dans quelle partie du monde voyage-t-il ? Vous entend-il quand vous chantez son nom sur les tableaux de vos peintres, quand vous le brodez, cerné de noir, sur vos tissus, quand vous le découpez dans les bidons d'essence ?

J'ai devant les yeux un tableau de Préfète Duffaut. Tu t'en souviens. C'est toi qui m'as mené vers lui. Il montre une cité imaginaire où les ponts tiennent sur un fil et traversent la vie en prenant le chemin buissonnier de l'arc-en-ciel. Il défie les quatre éléments, l'eau, le feu, l'air et la terre qui vient, sur votre terre, de se briser.

Mon cher Bonel, je t'attends chez moi. Dans mon pays de pluie et d'arc-en-ciel.

Lannion, janvier 2010

Tu es venu. Tu as rencontré des hommes, des femmes, des enfants de chez nous. Des paysages. En te voyant regarder mon pays, en t'écoutant l'écouter, oreilles tendues, yeux grand ouverts, je le regardais, moi aussi, avec des oreilles et des yeux refaits à neuf. Avant de nous séparer, tu nous as offert cette prose, à moi et aux gens de ma ville.

Deux villes dans la tête

Lannion est une ville aux toits d'ardoise comme de grandes ailes sombres suspendues qui me ramènent à la plus belle part de moi-même, parce que la plus secrète, la plus intime, l'enfance.

L'enfance dès qu'elle s'achève est un jardin clos que l'on peut décider de revisiter ou pas.

Les toits d'ardoise de Lannion me rappellent l'ardoise d'écriture sur laquelle j'apprenais à former mes premières lettres, assis sur les jambes de mon père. Il dirigeait ma main en disant : un o est un monsieur ventru, un i est une petite fille capricieuse, un l est une demoiselle longiligne, élégante. Quand j'arrivais à mieux former une lettre, mon père, qui a appris à cuisiner à cause de moi, me disait : je vais te préparer un œuf délicieux à l'oignon, à la tomate, servi avec du pain beurré. Il m'est arrivé en regardant les toits, de la fenêtre de chez mon ami Yvon, d'entendre la petite musique du crayon sur l'ardoise. Une petite musique presque imperceptible qui faisait danser les lettres et les empêchait de se tenir tranquilles. Je revoyais cette écriture maladroite parce que les lettres dansaient, n'en faisaient qu'à leur tête, prenaient des couleurs comme les voyelles d'Arthur Rimbaud que j'ai cru voir déambuler, un matin frileux, sur l'un des toits de Lannion : a noir, e blanc, i rouge, u vert, o bleu.

Et je me dis qu'une telle ville doit s'appuyer doucement sur l'enfance et souffler sur les mots. Peut-être espère-t-elle qu'une main invisible ou de grandes ailes d'oiseaux marins viennent écrire des poèmes lumineux sur ses toits d'ardoise.

Je marche avec mon grand ami, on se parle peu. Il me laisse regarder.

Quelle ville ! Tout est très propre, hygiénique même et silencieux. Pas une voix, pas un bruit, pas un crissement de pneus. Les rares personnes que nous croisons ne nous regardent même pas. Pour moi, c'est une ville d'outre-monde, une ville imaginaire. Elle m'inquiète, moi qui vis dans une ville de grouillement, de bouillonnement, de fourmillement, une ville de caquètements, d'abolements, de hurlements. Une ville chaudière bouillante, une ville immense, trou noir chauffé à blanc qui peut vous bouffer tout cru. Une ville où tout s'entremêle, humanité, cruauté, pourrissement de la chair, l'eau de toilette des jeunes filles en fleurs, odeurs de chiens crevés, voix d'enfants prenant la route de l'école,...

À Lannion tout est léger, l'air, le silence, les toits, les fleurs. On a l'impression d'y flotter. Les maisons s'alignent dans leur belle ressemblance. Tout me semble si parfait, si égalitaire que je demande à Yvon s'il y a des pauvres ici. Il me regarde l'air étonné et me répond ah oui. Il m'emmène dans un quartier HLM qui se présente comme la dépendance de Lannion. Dans un bar, un type au bras truffé de tatouages prend son verre pour un abîme où il se jette furieusement. Devant la porte, une jeune femme portant un manteau délavé regarde tristement. Ah, c'est étrange la condition humaine, même Lannion a ses blessures.

Oui, bien sûr, Lannion aussi a ses blessures. Comme tout le monde sur la terre. Mais chez toi, les blessures saignent de plus en plus. Jusqu'à saigner en continu. Un jour de 2022, dans un de tes mails et pour la première fois, tu as écrit le mot **terreur**. Je le mets en gras, pour qu'on le voie en gros sur la page. Pour qu'on l'entende qui hurle sa douleur et ainsi nous empêche de dormir. Jamais auparavant, tu n'avais utilisé un tel mot. Quand tu écris, même des mails, il y a beaucoup de silence dans tes phrases. De pudeur. Mais un silence qui dit. Une pudeur qui ose.

*mon gland est le seul œil
par lequel je lorgne*

*ma part du monde
mon égalité avec les hommes*

Je suis resté longtemps devant ce poème, comme penché à la fenêtre d'une question. Et, d'un seul coup, il m'est apparu dans sa vérité dépouillée, nue par l'image et par le fait. Dans sa violence crue, mais aussi dans sa douceur, par conséquent. L'amour, pas la guerre, comme nous le dansions autrefois. Il y a si longtemps. Nous, aujourd'hui, entourés par tant de guerres. Bonel est le plus silencieux de tous les poètes haïtiens que je connaisse, le plus discret. Le jour de notre rencontre, je l'accompagnais dans une imprimerie de Port au Prince pour la sortie de son **troisième** recueil : *Dève Lumineuse*.

Lumière, dans le noir de son visage, dans le blanc des draps de l'amour qu'il chante ; lumière, encore, dans son écoute des jeunes poètes à venir de son pays. Lumière, enfin, dans ce livre qu'il a mené à terme malgré ou à cause de la violence qui frappe toujours son île. Son île où il est resté vivre.

La plupart des poèmes que Bonel nous donne ici sont d'avant le tremblement de terre, d'avant la terreur qui étouffe Haïti aujourd'hui ; d'après les révoltes, les invasions, les dictatures, les révoltes,... Ils sont de tous les temps contre tous les mauvais temps.

Que reste-t-il après les deuils, les chagrins, les larmes qui vont avec et ne tombent pas à temps ? Que reste-t-il quand les âmes sont massacrées, piétinées ? Peut-être les corps pour faire l'amour et retrouver les âmes au fond des corps.

*et tu es venue averse de lumière
sang assiégeant la mort*

...

*tu m'offres ta nudité
contre mon dénuement*

...

*sans tes pas dans cette rue
chaque regard est une frontière*

...

*la mort n'est plus un trou d'air
mais la flaque d'une comète*

...

*à force de crever l'œil à la lumière
on finit par croire que les étoiles peuvent surgir
de la terre*

...

*les larmes
ce sont les pas qui me restent*

...

*et je cherche dans ce qu'elle était
ce qu'elle pourrait être*

...

*je vois tes rues ne menant plus à la mort
mais à la mer*

Je connais ces rues. Je connais cette mer.
Elle nous réunit.

Nous sommes des hôtes l'un pour l'autre. Ce mot merveilleux, à double fond, à double sens. Celui qui arrive, celui qui reçoit. Celui qui frappe à la porte, celui qui l'ouvre. Ils sont les mêmes quand le globe est la patrie, quand la poésie est un viatique. Celle que j'écris grâce à celle qu'il nous donne par ses vers que je vois vivre en face de moi. En ombres et en lumières.

...

il ne vivrait pas dans mon pays
je ne vivrais pas dans le sien

trop silencieux
pour lui
trop de trop pour moi
même si nous sommes frères
fils du même père
sur la même terre